

qui ne put que l'approuver. Après m'être préparé par une bonne confession et une communion fervente, j'écrivis un petit mot renfermant ma supplique au Grand Saint à qui je demandai la guérison de mon ami. Je mis cette demande par écrit sous le socle de sa statue, dans la chapelle de la Congrégation. Elle y resta, je ne l'en ai jamais retirée. Qu'advint-il ? Mon ami guérit. La maladie très dangereuse, une pleurésie très grave compliquée d'accidents, disait le bon docteur Ch..., provenant de l'usage du tabac, disparut, et quelques jours après, mon ami partait pour Québec en pleine convalescence. Quelques mois s'écoulèrent et il nous revenait en parfaite santé.

Ce n'est pas à moi à juger les faits, je les constate, j'ai toujours cru que St-Joseph nous avait conservé notre ami.

Je ne sais si jamais j'ai raconté ce fait à mon ami, mais quand il viendra à Montréal je l'invite à aller visiter la petite église St-Joseph, rue du Cimetière, il verra dans le mur de la chapelle à droite, une tablette de marbre avec ces mots :

AMICUS JOSEPH
AMICUM
AMICO
SERVAVIT
DIE XXX MARTII
A. M. D. G.
1863
ITE AD JOSEPH.

Mon pauvre latin avait cru bien faire en constatant le fait que le bonté de St-Joseph avait conservé un ami à son ami.

Voilà ma petite histoire racontée ! que si on voulait la vérifier on n'aurait qu'à aller constater l'existence du marbre dans la petite église. On y verrait au moins la preuve d'un acte de foi.

Si la foi peut transporter les montagnes, la foi peut bien obtenir la guérison d'un malade. Je le croyais alors, et l'ai toujours cru depuis. Je le crois encore à l'honneur du grand Saint que nous honorons en ce mois de mars.

Un poète canadien.

Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir reproduit la première partie d'un beau travail que M. le comte de Foucault dont nous avons conservé de si agréables souvenirs, vient de faire paraître dans le journal parisien *Le Monde* du 11 mars.

C'était en 1855. Une corvette française, la *Capricieuse*, entrant, toutes voiles déployées, dans le majestueux Saint-Laurent. Les villes et villages canadiens se pavosaient à son approche, le drapeau français flottait sur tous les édifices, et les habitants se pressaient sur les rives pour acclamer son passage. Le Canada tout entier se levait pour saluer la France et faire fête à ses marins français qui lui rappelaient les débuts de sa glorieuse histoire.—Et partout où la corvette faisait relâche, à Rimouski, à Québec, aux Trois-Rivières, à Montréal, on accourait de tous côtés ; chacun voulait serrer la main de ces enfants de la Vieille

France : " Ce sont nos gens qui reviennent, disait-on de toutes parts ; et jamais joie plus pure, sentiments patriotiques plus élevés n'avaient illuminé de plus nobles visages.

C'est qu'en effet, depuis bientôt un siècle, c'était bien la première fois qu'un bâtiment français flottait sur le grand fleuve, la première fois que la France, cette grande *capricieuse*, paraissait se souvenir de la généreuse terre du Canada.—La fière et brillante corvette, qui suivait avec majesté les rives grandioses du Saint-Laurent, semblait être, et par ses couleurs et par son nom lui-même, l'image doublement fidèle de la vieille mère-patrie. La France avait longtemps, trop longtemps, délaissé cette fille à la fois fidèle et courageuse, qu'elle avait vue lutter, jusqu'au dernier moment, avec une fière énergie, contre le joug de l'étranger. Avant même l'abandon définitif, avant le honteux traité que Louis XV ne rougit pas de contresigner, elle avait semblé renoncer à seconder d'une manière efficace les efforts de la vaillante colonie. Aux prières de Montcalm et des Lévis, aux appels désespérés des Canadiens, Versailles restait insensible ; les renforts nécessaires n'arrivaient pas, et après de longues années d'attente, d'espoir et de combat, il avait fallu céder et voir arborer la bannière anglaise sur le sommet de la glorieuse citadelle de Québec.—Puis le silence s'était fait autour du Canada. On croyait que l'oubli, comme en France, avait suivi la défaite, et que les Canadiens avaient perdu le souvenir de leur origine française.—Et voilà que l'envoi d'un bâtiment français, la vue du drapeau, l'uniforme de nos braves marins faisaient tressaillir jusqu'au fond de l'âme les descendants de cette poignée de courageux colons, que nous avions abandonnés en 1760.

Les enfants du sol comme les appellent aujourd'hui encore les Anglais voulaient voir dans ces couleurs françaises, balancées par le vent au haut du grand-mât de la corvette, le présage des relations futures qui, s'établissant entre le Canada et la France, allaient renouer les chaînes du passé. Les Français avaient disparu ; ils ne manqueraient pas de dire, à leur retour, et l'accueil qu'on leur avait fait, et les touchantes sympathies éveillées autour d'eux par le nom de la France, et le respect vivant encore, sur la terre canadienne, des grandes traditions des siècles écoulés.

A partir de cette époque, les relations s'établirent, en effet plus fréquentes entre les deux nations : la facilité sans cesse accrue des communications permit à un plus grand nombre de voyageurs français de visiter cet admirable pays, qui jadis porta le nom de la Nouvelle-France. L'un de ces voyageurs, M. Rameau, entreprit de faire connaître le Canada à ses compatriotes, et, dans un ouvrage remarquable, rendit justice à cette vaillante race, qui porte si haut, à mille lieues de nos rivages, l'honneur du nom français.

Malgré l'intérêt qu'ont éveillé en France les faits mis en lumière par M. Rameau, je puis bien dire que les Canadiens ne nous sont pas encore suffisamment connus. Eux-mêmes sentent vivement la persistance que nous semblons mettre à les ignorer, et sont justement froissés de nous voir tenir si peu de compte d'un peuple qui popularise nos mœurs, notre religion et notre langue, des rive